

Brèves littéraires

Brèves

Vol à main armée

Donald Alarie

Numéro 71, automne 2005

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/6592ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (imprimé)

1920-812X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Alarie, D. (2005). Vol à main armée. *Brèves littéraires*, (71), 13–15.

DONALD ALARIE

Vol à main armée

C'est arrivé un mardi matin, comme je quittais le café Van Houtte, vers dix heures quarante.

Le voleur au regard très doux est sorti de la pharmacie Jean Coutu située juste en face. Le revolver dans sa main droite ne semblait pas plus lourd qu'un jouet. Le sac qu'il tenait si précieusement dans l'autre main ne cachait peut-être que son âme fatiguée malgré son très jeune âge. Il portait un bonnet noir et le col relevé de son manteau lui cachait une bonne partie de la figure.

Des policiers attendaient le voleur au milieu de la rue, gyrophare en veilleuse et sirène au repos. Ils étaient deux. Un homme et une femme dans la trentaine.

Eux aussi avaient des gestes très doux dont il n'avait sûrement jamais été question durant leurs stages et leurs cours théoriques. Ils avaient compris à qui ils avaient affaire : un voleur au regard d'enfant déjà perdu dans les décombres de la vie.

Une dizaine de personnes s'étaient regroupées pour observer la scène. Je vis une voiture démarrer un peu plus loin, tourner rapidement et emprunter une rue transversale. Étaient-ce des complices ? Peut-être tout simplement des gens un peu pressés de quitter les lieux.

Quand le jeune homme vit les policiers et les gens rassemblés à quelques dizaines de mètres de lui, il s'arrêta, décontenancé. Il n'avait probablement pas prévu un tel comité d'accueil. Dans sa grande naïveté, il s'imaginait peut-être qu'on peut faire un petit vol dans un grand magasin et ne pas attirer l'attention.

Sans attendre les ordres des policiers, il posa son sac par terre, enleva son bonnet et détacha le col de son manteau. On aurait dit un adolescent pris en faute par ses parents. Mes doutes se confirmèrent alors. Je le reconnus, c'était bien lui. Il ne semblait plus savoir quoi faire de son revolver, puis il se décida finalement à le laisser choir à ses pieds. On réalisa plus tard que cette arme n'était pas dangereuse puisqu'il s'agissait en effet d'un jouet en plastique.

Les policiers s'approchèrent sans le quitter des yeux. Ils lui passèrent les menottes, puis le conduisirent jusqu'à leur auto. Assez étrangement, tout cela ressemblait à une chorégraphie préparée d'avance. Tout se faisait dans le silence et la grâce. Presque avec tendresse. J'étais malgré tout très inquiet pour lui.

Au moment de monter dans l'auto, le jeune voleur s'arrêta. Il regarda longuement les gens autour de lui d'un air sérieux. J'ignore s'il me vit parmi les curieux. Au bout de plusieurs secondes, il finit par sourire timidement. Puis il dit : « Excusez-moi, je ne sais pas ce qui m'a pris de faire cela... Je pense que j'ai perdu la tête... »

La voiture s'éloigna bientôt, lentement, sans bruit, comme si ces trois personnes portaient pour une

petite promenade, par un beau matin de juin. La scène du crime était maintenant déserte. Certains badauds se dirent sans doute que cela ne valait pas le déplacement, qu'il n'y avait pas là matière à faire la manchette du journal du lendemain.

Je me rappelai alors que j'avais quelques courses à faire dans le quartier. Mais cela pouvait bien attendre un peu. Malgré son caractère peu violent, cette scène m'avait bouleversé.

Je pense souvent à ce jeune voleur, à son sourire timide. Je me demande ce qu'il deviendra lorsqu'on lui redonnera la liberté. Après tout, il s'agit de mon jeune frère, celui dont je ne me suis sûrement pas assez occupé depuis la mort de nos parents.